



# FAMA FRATERNITATIS

ou

## ÉCHOS DE LA FRATERNITÉ OU CONFRÉRIE DU TRÈS LOUABLE ORDRE DE LA ROSE CROIX.

ANNO 1614

AUX RÉGENTS, AUX ORDRES, ET AUX HOMMES DE SCIENCE DE L'EUROPE.

**N**ous, frères de la fraternité de la Rose-Croix, dispensons notre salut, notre amour, et nos prières à tout homme qui lit nos *Échos* dans une intention chrétienne.

Après que, dans sa sagesse et dans sa grâce unique, Dieu, ces derniers jours, eut déversé avec tant de profusion sa gracieuse bonté sur le genre humain, la connaissance de la nature, autant que celle de son fils, n'a cessé de prendre de l'ampleur, et nous sommes en droit de tirer gloire de l'époque heureuse que nous vivons. La moitié du monde inconnu et caché n'a pas en effet été seulement découverte ; Dieu nous a également procuré une multitude d'œuvres et de créatures naturelles rares, jamais vues auparavant ; il a favorisé la naissance d'*esprits* hautement éclairés qui ont eu pour mission de rétablir dans ses droits l'art ; en partie souillé et imparfait, afin que l'homme finît par comprendre la noblesse et la magnificence qui sont les siennes, sa condition de *microcosme* et la profondeur de son art dans la pénétration de la nature.

Cependant, aux yeux du monde futile, pareille œuvre n'a été que de peu d'utilité. Les calomnies, les rires moqueurs ne cessent de s'amplifier. Les hommes de science sont pleins d'une fierté et d'un orgueil tels qu'ils refusent de se réunir pour jauger la foule des révélations dont Dieu a gratifié notre siècle par le *livre de la nature*, ou par la règle de tous les arts. Chaque parti combat l'autre, en s'en tenant aux anciens dogmes, en préférant à la lumineuse et manifeste clarté le pape, Aristote, Galien, tout ce qui ressemble à un code, quand ces auteurs mêmes prendraient sans aucun doute plaisir, s'ils vivaient, à reviser leurs connaissances. Cependant, personne n'est à la hauteur de paroles aussi élevées, et, malgré l'opposition forte de la vérité en *théologie*, en *physique* et en *mathématique*, l'ancien ennemi manifeste abondamment sa ruse et sa rage, en entravant et en décrivant une évolution aussi belle par l'humeur belliqueuse des fanatiques et des vagabonds. C'est au projet d'une réformation universelle que notre défunt père, Fr. C. R., esprit religieux, élevé, hautement illuminé, Allemand, chef et fondateur de notre fraternité, a consacré de grands et longs efforts. La misère

contraignit ses parents, tout nobles qu'ils étaient, à le mettre au couvent à l'âge de 4 ans. Il y acquit une connaissance convenable de deux langues, le grec et le latin. Aussi, encore dans la fleur de la jeunesse, vit-il comblées ses instantes prières et supplications : il fut confié à un frère, P.A.L., qui avait fait vœu d'un pèlerinage au Saint Sépulcre. Bien que ce frère, mort à Chypre, ne vît pas Jérusalem, notre Fr. C.R. ne fit pas demi-tour ; au contraire : il s'embarqua pour Damcar, avec l'intention de visiter Jérusalem en partant de cette cité. Cependant, comme la fatigue l'avait contraint de prolonger son séjour en ce lieu, grâce à son expérience non négligeable de l'art médical, il y gagna la faveur des Turcs. Par hasard, il entendit parler des sages de Damcar en Arabie, des merveilles dont ils étaient capables, et des révélations qui leur avaient été faites sur la nature tout entière. Cette rumeur donna l'éveil à l'esprit noble et élevé du Fr. C.R.C. qui pensa alors moins à Jérusalem qu'à Damcar. Ne pouvant plus maîtriser son désir, il se mit au service de maîtres arabes qui devaient contre une certaine somme le conduire à Damcar. À son arrivée il n'avait que 16 ans, mais c'était un garçon solidement constitué, de race allemande. À en croire son propre témoignage, les sages ne l'accueillirent pas en étranger, mais comme s'ils avaient attendu sa venue depuis longtemps. Ils l'appelèrent par son nom, et ils lui montrèrent qu'ils connaissaient de nombreux secrets de son couvent, à son étonnement toujours renouvelé. À leur contact, il se perfectionna en langue arabe, au point de pouvoir traduire en bon latin au bout d'un an le *Livre M.*, qu'il emporta par la suite. C'est là qu'il acquit ses connaissances de physique et de mathématique, dont il serait juste que le monde se félicitât, si l'amour était plus grand et l'envie moins forte. Après un séjour de trois années, il prit le chemin du retour, et, avec de bons laissez-passer, il franchit le golfe Arabique, fit un bref séjour en Égypte, juste pour perfectionner son observation de la flore et des créatures, traversa ensuite la Méditerranée de long en large, pour arriver à Fez, que lui avaient indiqué les Arabes. Ne devons-nous pas vraiment ressentir comme une honte l'attitude de ces sages qui vivent si loin de nous ? Leur accord n'est pas seulement parfait, ils méprisent tous les libelles ; bien plus : ils confient et révèlent leurs secrets avec tant de bonne grâce et de bonne volonté.

Chaque année, les Arabes et les Africains se réunissent pour s'interroger sur les différents arts, pour savoir si des découvertes meilleures ont été réalisées et si l'expérience a déprécié les *hypothèses*. Le fruit qui sort chaque année de ces discussions sert au progrès de la *mathématique*, de la *physique* et de la *magie*, qui sont les spécialités des gens de Fez. Aujourd'hui, en Allemagne, les hommes de science, *magés*, *cabalistes*, *médecins* & *philosophes* ne font pas défaut. Plaise au ciel que l'on désire agir par amour du prochain, et que la grande majorité ne veuille pas accaparer tout le râtelier pour soi ! À Fez, il prit contact avec ceux que l'on a coutume d'appeler les habitants élémentaires, qui lui livrèrent nombre de leurs secrets. Nous, Allemands, pourrions de même mettre en commun une grande part de notre savoir, s'il régnait entre nous une entente semblable, et si nos recherches voulaient être empreintes de tout le sérieux possible. Il prétendit souvent que la *magie* de ces habitants de Fez n'était pas absolument pure, et que leur religion avait également entaché la *cabale*. Cependant, il sut en tirer un profit

remarquable, qui affermit encore sa foi en la présence concordante dans l'univers de l'*harmonie*, marquant de sa merveilleuse empreinte toutes les *périodes de l'histoire*. Il en tira la belle synthèse suivante : de même que tout pépin contient l'arbre ou le fruit tout entier et bien venu, le microcosme contient le grand nombre tout entier ; la religion, la politique, la santé, les membres, la nature, la langue, les paroles et les œuvres de ce dernier sont en accord musical et mélodique avec Dieu, avec le ciel et avec la terre : tout ce qui contredit cette thèse est erreur, contrefaçon, œuvre du diable qui est le seul premier instrument et la cause dernière de la confusion, de l'aveuglement et de la sottise de ce monde ; il suffit que quiconque examine donc tous les hommes sans exception de cette terre pour trouver que ce qui est bien et que ce qui est certain est toujours en harmonie avec soi, alors que tout ce qui s'en écarte est entaché d'une multitude d'opinions erronées.

Après un séjour de deux années, le Fr. R.C. quitta Fez pour l'Espagne, avec une foule d'objets précieux dans ses bagages. Il nourrissait l'espoir, parce qu'il avait lui-même tiré tant de profit de son voyage, que les hommes de science de l'Europe l'accueilleraient avec une joie profonde et fonderaient désormais toutes leurs *études* ultérieures sur des *bases* aussi assurées. Aussi discuta-t-il avec les hommes de science d'Espagne des défauts de nos arts, des remèdes à y apporter, des sources où puiser des signes certains concernant les siècles suivants, et de leur nécessaire accord avec les siècles passés, des voies à suivre pour corriger les imperfections de l'Église et de toute la philosophie morale. Il leur montra des plantes nouvelles, des fruits et des animaux nouveaux, qui ne se définissent pas d'après l'antique philosophie. Il mit à leur disposition une *axiomatique* nouvelle qui permet de résoudre absolument tous les problèmes. Mais ils trouvèrent tout ridicule. Et, parce qu'il s'agissait encore de nouveautés, ils craignirent que leur haute réputation ne fût compromise, pour autant qu'ils dussent recommencer leurs études et confesser leurs errements de longue date : ceux-ci leur étaient familiers, et ils y avaient puisé un profit suffisant ; à un autre de réformer, à qui l'inquiétude profitât.

C'est la même antienne qu'entonnèrent d'autres nations, et son émoi en fut d'autant augmenté qu'il ne s'était pas attendu le moins du monde à cet accueil, et qu'il était alors disposé à communiquer avec mansuétude tous ses arts aux hommes de science, pour peu qu'ils osassent s'efforcer de puiser à l'ensemble des facultés, des sciences, des arts, à la nature tout entière, une axiomatique précise et infaillible ; celle-ci, telle une *sphère*, devait s'orienter d'après son *centre* unique, et seuls les sages devaient, comme il était d'usage chez les Arabes, s'en servir de règle ; il fallait donc fonder en Europe une société qui possédât assez d'or et de pierres précieuses pour en faire le prêt aux rois à des *conditions* intéressantes, qui se chargeât également de l'éducation des princes, et qui sût tout ce que Dieu a accordé aux hommes de savoir, afin qu'on pût, comme les païens à leurs idoles, s'adresser à eux en cas de nécessité. Nous devons véritablement confesser que le monde, déjà à l'époque gravide d'un grand bouleversement, ressentait les douleurs de l'enfantement ; il engendrait également des héros inépuisables et

glorieux qui brisaient violemment les ténèbres et la barbarie, et que, faibles que nous étions, nous ne pouvions que contrefaire. Ils étaient la pointe du *triangle de feu*, dont l'éclat de flammes ne cesse d'augmenter et qui allumera sans aucun doute le dernier incendie qui embrasera le monde. Telle fut alors la vocation de *Paracelse* qui, bien qu'il n'eût pas adhéré à notre fraternité, lecteur assidu du *Livre M.*, sut y allumer et y aiguïser son génie. Cependant, la cohue des hommes de science et des fats l'entrava lui aussi en pleine course ; jamais il ne put débattre en paix de sa méditation sur la nature, au point, dans ses œuvres, de consacrer plus de place à dénigrer les impudents qu'à se révéler tout entier. Nous trouvons pourtant en lui, en profondeur, cette *harmonie* dont nous avons parlé, et qu'il aurait sans doute communiquée aux hommes de science, pour peu qu'il les eût trouvés plus dignes d'un art supérieur que de subtiles vexations. Aussi s'oublia-t-il dans une vie de liberté et d'insouciance, en laissant au monde la folie de ses joies.

N'oublions pas cependant Fr. C.R., notre père bien-aimé : ce dernier, après avoir accompli nombre de voyages pénibles et donné un enseignement diligent qui souvent porta à faux, revint en Allemagne. L'Allemagne, dont la transformation était imminente, et qui devait être le terrain d'une lutte prodigieuse et périlleuse, lui tenait, pour cette raison, particulièrement à cœur. En ce pays, et malgré l'éclat que son art, en particulier sa connaissance de la *transmutation métallique*, aurait pu lui conférer, il jugea que le ciel et son citoyen, l'homme, étaient d'un intérêt hautement supérieur à toute pompe. Cependant, il se construisit une vaste demeure confortable, où il médita sur ses voyages et sur la *philosophie*, pour en composer un mémorial précis. L'on dit qu'il s'occupa un bon moment de mathématique en ce séjour, et qu'il fabriqua nombre de beaux instruments appliqués *aux différents aspects de cet art* : la plupart sont perdus, et nous parlerons par la suite du peu qui nous en reste. Au bout de cinq années, il repensa à la réformation tant désirée, et, en l'absence de toute autre aide et de tout autre soutien, d'esprit assidu, prompt et inépuisable, il décida de la tenter de son propre chef, en compagnie d'un petit groupe d'adjoints et de collaborateurs. Dans ce but, il convia trois de ses frères du premier couvent, pour lesquels il nourrissait une estime particulière, G.V., Fr. I.A., et Fr. I.O., et dont l'expérience acquise dans les arts était du reste supérieure à la normale de l'époque. Il leur fit contracter à tous les trois un engagement suprême à son égard, de fidélité, de diligence et de silence, en les priant de noter par écrit avec le plus grand soin toutes les instructions qu'il leur transmettrait, afin que les membres futurs, dont l'admission devait s'effectuer par la suite grâce à une révélation particulière, ne fussent abusés d'un iota. Ces quatre personnes formèrent donc le tout premier noyau de la confrérie de la Rose-Croix, et les paroles prononcées servirent de base à la composition de la langue et de l'écriture magiques, dotées d'un vaste *vocabulaire*, que nous continuons de manier pour la gloire et pour l'honneur divins, en y puisant une profonde sagesse. Ceux-ci composèrent également la première partie du *Livre M.* Cependant, accablés de travail et fortement gênés par l'incroyable afflux des malades, ils décidèrent, une fois achevée leur nouvelle demeure, dénommée d'après l'*Esprit-Saint*, d'élargir leur société et confrérie. Aussi choisirent-ils comme

nouveaux membres le cousin germain du Fr. Rose.Croix, un peintre de talent, Fr. B., ses secrétaires, G.G. et P.D., tous de nationalité allemande, sauf I.A. : en tout, huit membres, tous célibataires ayant fait vœu de virginité. Ils devaient composer un volume où devaient être consignés tous les souhaits, désirs et espoirs que l'homme est jamais susceptible de nourrir. Sans mettre en doute les remarquables progrès que le monde a réalisés en l'espace d'un siècle, nous avons cependant la conviction de l'immutabilité de notre *axiomatique*, jusqu'au jugement dernier. Même en son dernier et suprême âge, le monde ne verra rien de plus, car nos cycles commencent avec le *Fiat* divin, et prendront fin avec le *Pereat*, bien que l'horloge divine enregistre toutes les minutes, et que nous ayons peine à sonner les heures pleines. Cependant, nous avons également la ferme conviction que nos pères et nos frères bien-aimés, eussent-ils profité de la vive lumière qui nous baigne aujourd'hui, auraient eu plus de facilité pour tanner le cuir au pape, à Mahomet, aux scribes, aux artistes et aux sophistes, au lieu de ne recourir qu'aux soupirs et aux aspirations funèbres pour révéler les ressources de leur génie. Nos huit frères, cependant, quand ils eurent tout disposé et arrangé de manière à ne plus avoir de labeur spécial, et que chacun eut composé un exposé complet sur la philosophie révélée et secrète, décidèrent de ne plus demeurer ensemble plus longuement. Aussi se dispersèrent-ils dans tous les pays, comme il avait été convenu tout au début, non seulement pour que les hommes de science pussent soumettre leur *axiomatique* à un examen secret plus approfondi, mais pour qu'ils pussent les informer mutuellement, pour le cas où certaines observations auraient dans tel ou tel pays entraîné des erreurs.

Voici quels étaient leurs signes de ralliement :

1. Interdiction d'exercer une profession autre que la guérison des malades, à titre bénévole ;
2. Interdiction de contraindre au port d'un habit spécial réservé à la confrérie, s'adapter au contraire aux usages locaux ;
3. Obligation pour chaque frère de se présenter au jour C. à la demeure de l'*Esprit-Saint*, sinon d'adresser le motif de l'absence ;
4. Obligation pour chaque frère de s'enquérir d'une personne de valeur qui puisse, le cas échéant, lui succéder ;
5. Les lettres R.C. doivent leur servir de sceau, d'enseigne et de sigle ;
6. La confrérie doit demeurer ignorée pendant un siècle.

Ils jurèrent fidélité mutuelle aux six articles, cinq frères se mirent en route, seuls les frères B. et D. demeurèrent aux côtés du Fr. C. Quand ils furent eux aussi partis au bout d'une année, I.O. et son cousin demeurèrent auprès de lui, si bien qu'il fut toujours assisté, sa vie durant, de deux personnes. Et, toute souillée que fût encore l'Église, nous connaissons cependant leur avis à son égard et l'objet de leurs espoirs

et de leurs aspirations. Chaque année, ils se retrouvaient avec joie, et faisaient le récit exhaustif de leurs entreprises : moment sans doute plein de charme que d'entendre le récit véridique et sans artifices de toutes les merveilles que Dieu n'a cessé d'épandre de par le monde. Tenons pour sûr que ces personnes, dont la rencontre était l'œuvre de la *machine* céleste tout entière, choisies par les plus sages esprits de chaque siècle, ont vécu entre eux et en société dans la concorde la plus parfaite, dans la discrétion la plus totale, le plus charitablement possible. Leur vie s'écoula dans cette très louable activité : cependant, bien que leurs corps fussent exempts de toute maladie et de toute douleur, leurs âmes ne purent outrepasser le terme prédestiné de la désagrégation. Le premier membre de la fraternité qui mourut fut I.O., en Angleterre, comme le lui avait depuis des années prédit Fr. C. Il était très versé dans la *cabale*, d'une érudition particulièrement profonde, dont témoigne son petit ouvrage dénommé *H*. Sa renommée en Angleterre était très grande, en particulier parce qu'il guérit de la lèpre un jeune comte de Norfolk. Les Frères avaient décidé de tenir caché dans la mesure du possible le lieu de leur sépulture, ce qui explique que nous l'ignorions encore aujourd'hui pour quelques-uns, bien que chaque place eût été pourvue d'un successeur de valeur. Attitude par laquelle nous voulons témoigner publiquement pour l'honneur de Dieu que, bien que nous puissions nous représenter l'image et le portrait du monde entier, nous ignorons cependant — c'est également l'enseignement secret que nous avons puisé au *Livre M*. — aussi bien l'infortune qui nous menace que l'heure de notre mort. En effet, Dieu, dans sa grandeur, se les est réservées, pour que nous demeurions constamment prêts, question dont nous traiterons plus explicitement dans notre *Confession* où nous énoncerons aussi les 37 causes pour lesquelles nous révélons maintenant notre confrérie, en faisant l'offre libre, spontanée et gratuite de mystères aussi profonds, et la promesse de plus d'or que n'en fournissent les deux Indes au roi d'Espagne : car l'Europe est gravide, et elle va accoucher d'un robuste rejeton que ses parrains couvriront d'or. Après la mort d'O., le Fr. C. ne cesse pas son activité : il convoque aussi vite que possible les autres membres, et il nous semble probable que c'est seulement à son époque que son tombeau dut être construit. Bien que nous, les plus jeunes, ignorâmes absolument jusqu'alors la date de la mort de notre père bien-aimé R.C., et que nous ne fûmes en possession que des noms des fondateurs et de tous ceux qui leur succédèrent jusqu'à nous, nous sûmes cependant garder en mémoire un mystère que A., le successeur de D., le dernier représentant de la seconde génération, qui vécut avec nombre d'entre nous, confia à nous, représentants de la troisième génération, dans de mystérieux discours sur les cent années. Confessons d'ailleurs qu'après la mort d'A., aucun de nous n'obtint le moindre détail sur R.C., et sur ses premiers frères, mis à part ce qu'en relatent notre *Bibliothèque Philosophique*, entre autres, notre *Axiomatique*, l'ouvrage pour nous capital, les *Cycles du Monde*, l'ouvrage le plus savant, et *Protée*, le plus utile. Nous ne savons donc pas avec certitude si les représentants de la seconde génération ont possédé la même sagesse que ceux de la première, et s'ils ont eu accès à tous les mystères. Mais rappelons au lecteur généreux encore que c'est Dieu qui a préparé, approuvé

et ordonné ce que nous avons appris ici même sur la sépulture du Fr. C., et que nous proclamons maintenant publiquement. Nous lui sommes si fidèlement dévoués que nous ne voulons aucunement appréhender la révélation dans un ouvrage imprimé de nos noms de baptême, de nos pseudonymes, de nos assemblées, de tout ce que l'on désire savoir de nous, pour autant que, en contrepartie, l'on s'adresse à nous avec retenue, et que les réponses soient chrétiennes.

Voici donc la relation véridique et complète de la découverte du très-illuminé homme de Dieu, Fr. C.R.C. : après le bienheureux trépas de A. en Gaule narbonnaise, notre frère bien-aimé N.N. lui succéda. Quand il se fut présenté à nous pour prêter le *serment solennel de fidélité et de silence*, il nous rapporta confidentiellement que A. avait donné l'assurance suivante : la fraternité ne demeurerait pas secrète : sous peu, elle servirait nécessairement et glorieusement notre patrie commune, la nation allemande. Dans sa position au moins, la nouvelle ne le confondit pas. L'année suivante, quand il se fut acquitté de ses obligations, et qu'il allait — l'occasion s'en présentait — partir en voyage, muni d'un aussi respectable *viatique* et de la bourse d'un favori de la *Fortune*, il eut l'idée de restaurer et de moderniser la demeure, en bon architecte qu'il était. Au cours de cette tâche, il s'intéressa aux plaques commémoratives de cuivre jaune, où étaient portés les noms de tous les membres de la confrérie, et quelques autres inscriptions. Il voulut les transporter sous une coupole plus vaste, car les Anciens avaient gardé le secret du lieu et de la date de la mort, puis de la sépulture du Fr. C. Nous n'en avons donc aucune connaissance. Or, ladite plaque contenait un grand clou, plus gros que les autres. Ce dernier, une fois arraché avec force, entraîna une pierre de belle taille qui se détacha de la mince maçonnerie ou incrustation, pour révéler une porte secrète dont personne ne s'était douté. Dans une joie impatiente, nous dégagâmes le reste de la maçonnerie, puis nous nettoyâmes la porte dont le sommet portait ces caractères de grand format :

**JE M'OUVRIRAI DANS 120 ANS, *POST CXX ANNOS PATEBO,***

suivis de l'ancien millésime. Nous rendîmes grâce à Dieu, et, désireux de consulter d'abord notre ouvrage sur les *Cycles*, nous arrê tâmes notre besogne (je renvoie une troisième fois à notre *Confession*, car ces révélations profiteront à ceux qui en sont dignes, peu au contraire, si Dieu le veut, à ceux qui en sont indignes ; en effet, de même que notre porte s'est ouverte de merveilleuse façon au bout de tant d'années, en Europe, une porte doit elle aussi s'ouvrir, une fois la maçonnerie dégagée : elle est déjà visible : nombreux sont ceux qui l'attendent avec impatience). Le matin, nous ouvrîmes la porte, et voici qu'apparut une salle en coupole en forme d'heptaèdre. Chaque côté avait 7 pieds de long, la hauteur était de 8 pieds. Bien que les rayons du soleil n'y parvinssent jamais, cette salle était éclairée par un autre soleil, copié sur le modèle du premier, qui se trouvait au centre du plafond, tout en haut. Au milieu de la salle, en guise de pierre tombale, avait été dressé un autel de forme circulaire, avec une plaque de cuivre jaune, qui portait ce texte :

A. C. R. C. DE MON VIVANT, JE ME SUIS DONNÉ POUR TOMBEAU CET ABRÉGÉ DE L'UNIVERS. *A. C. R. C. HOC UNIVERSI COMPENDIUM VIVUS MIHI SEPULCRUM FECI.*

Le premier cercle qui servait de bordure portait sur son pourtour :

JÉSUS EST MON TOUT. *JESUS MIHI OMNIA.*

La partie centrale contenait quatre figures enfermées dans un cercle, et revêtues des inscriptions suivantes :

1. LE VIDE N'EXISTE PAS. *NEQUAQUAM VACUUM.*

2. LE JOUG DE LA LOI. *LEGIS JUGUM.*

3. LA LIBERTÉ DE L'ÉVANGILE. *LIBERTAS EVANGELII.*

4. INTACTE EST LA GLOIRE DE DIEU. *DEI GLORIA INTACTA.*

Le sens de ces inscriptions était clair et pur, ainsi que les sept panneaux latéraux, et les deux fois sept triangles qui y figuraient.

Nous nous agenouillâmes donc tous de concert, pour rendre grâces au Dieu unique dans sa sagesse, dans sa puissance et dans son éternité, et dont l'enseignement — que son nom soit loué ! — est supérieur à toutes les inventions de la raison humaine.

Nous divisâmes la salle voûtée en trois parties : le plafond ou ciel, le mur ou les côtés, le sol ou pavage. Nous ne disons maintenant rien du ciel, sinon qu'en son *centre* lumineux, vers les sept côtés, il était divisé en triangles (mieux vaut que vous le voyiez, si Dieu le veut, de vos propres yeux, vous qui attendez le salut). Chaque côté était subdivisé en dix champs quadrangulaires, chacun revêtu de figures et de sentences particulières, que nous reproduirons avec le plus de soin et de précision possible dans notre ouvrage *Compendium*. Quant au sol, il était lui aussi subdivisé en triangles qui, parce qu'ils figurent le règne et les pouvoirs du despote inférieur, ne peuvent être révélés, de peur qu'en abuse le monde impertinent et païen (au contraire, celui qui s'accorde avec l'ouïe céleste, écrase sans peur ni dam la tête du vieux serpent du mal, c'est la tâche dévolue à notre *siècle*). Chaque côté recelait une porte qui ouvrait un coffre contenant divers objets, en particuliers tous les livres que nous possédons par ailleurs, avec en plus le *Vocabulaire* de Theoph. P. ab Ho, et différents écrits que nous ne cessons de diffuser loyalement, entre autres son *Itinéraire* et sa *Vie*, cette dernière, source principale de tout ce qui précède. Un autre coffre contenait des miroirs à propriétés multiples, des clochettes, des lampes allumées, en particulier, d'autres recueils de chants merveilleux, le tout arrangé de façon que l'on pût, sur la seule base de cette salle voûtée, reconstituer après plusieurs siècles, pour le cas où il viendrait à disparaître, l'ordre ou la confrérie tout entière. Cepen.dant, nous n'avions pas encore vu la dépouille mortelle de notre père si scrupuleux et si avisé. Aussi nous déplaçâmes l'autel, et soulevâmes une épaisse plaque de cuivre. Nous vîmes alors un beau et glorieux corps, encore intact, sans la moindre trace de décomposition, absolument

conforme au portrait qui le représentait revêtu de tous ses ornements et parures. Il tenait dans la main un petit livre de parchemin, avec des lettres d'or, appelé T., après la Bible, notre trésor le plus précieux, qu'il convient de ne pas soumettre imprudemment à la censure du monde. L'épilogue de ce livre contenait le panégyrique que voici :

*SEMENCE ENFOUIE DANS LE CŒUR DE JÉSUS.*

*C. Ros. C. était le descendant de la noble et glorieuse famille germanique des R. C. Le seul de son siècle, éclairé par les révélations divines, doué d'une imagination la plus raffinée, et d'une inépuisable ardeur au travail, il eut l'heur d'accéder à la connaissance des mystères et des arcanes du ciel et de l'homme. Après avoir été le gardien d'un trésor plus que royal et impérial, qu'il avait amassé durant ses voyages en Arabie et en Afrique et pour lequel son siècle n'était pas encore mûr (c'est à la postérité d'en révéler le sens) : après avoir instauré des héritiers dévoués et fidèles de ses arts et de son nom : fabriqué un petit monde qui fût dans tous ses mouvements le répondant du grand monde ; après avoir achevé l'abrégé de toutes choses passées, présentes et futures, plus que centenaire, sans qu'une maladie l'y contraignit (son corps n'avait jamais été atteint et il en préservait son prochain), il fut appelé par l'Esprit-Saint, et il rendit à Dieu, son créateur, son âme éclairée, au milieu des étreintes et des derniers baisers de ses frères, et, pour 120 ans, il fut caché en ce lieu, père très-aimé, frère le plus doux, précepteur le plus fidèle, ami le plus intègre.*

Les frères suivants avaient signé tout en bas :

1. Pr. A. Fr. ch., *chef élu de la fraternité ;*
2. Pr. G.V., M.P.G.,
3. Pr. R.C., *le plus jeune héritier de l'Esprit-Saint ;*
4. Pr. F.B., M.P.A., *peintre et architecte ;*
5. Pr. G.G., M.P.I., *cabaliste. Appartenant à la seconde génération ;*
1. Pr. P.A., *mathématicien, successeur du frère I.O. ;*
2. Fr. A., *successeur du frère P.D. ;*
3. Fr. R., *successeur du P. Christian Rose-Croix, triomphateur dans le Christ.*

Le tout s'achevait par ces mots :

*Nous naissons de Dieu, nous mourons en Jésus, nous revivons par l'esprit.*

À l'époque, Pr. O. et Pro D. étaient donc déjà disparus. Où se trouve leur sépulture ? Nous ne doutons pas que l'aîné des frères n'ait été, au moment de son ensevelissement, l'objet de soins particuliers et qu'il ait même eu lui aussi une sépulture cachée. Nous espérons également que l'exemple que nous avons donné incitera d'autres chercheurs à s'enquérir avec plus de zèle des noms que nous avons révélés dans ce but, et à retrouver le lieu de leur sépulture. Célèbres et prisés par la plupart de par leur art médical, dans les plus anciennes générations, ils peuvent peut-être en effet contribuer

à agrandir notre trésor, tout au moins à mieux le comprendre. Quant au petit monde, nous le trouvâmes conservé dans un autre autel de petite taille, dont aucun homme raisonnable ne peut imaginer la beauté, et que nous ne reproduirons pas, tant que l'on n'aura pas rendu un témoignage de confiance à nos *Échos*. Nous remîmes ensuite la plaque en place, nous la recouvrîmes de l'autel, puis nous refermâmes la porte en y apposant tous nos sceaux, avant de déchiffrer quelques ouvrages, en nous fondant sur les directives de notre traité sur les *cycles* (entre autres, sur le livre *M.bob.*, dont l'auteur est le doux M. P., et qui tient lieu de traité d'économie domestique). Puis, selon notre habitude, nous nous dispersâmes de nouveau en abandonnant nos bijoux à leurs héritiers naturels, et en attendant la réponse, l'arrêt et le *jugement* des savants et des ignorants sur nos révélations. Bien que nous connûmes sûrement l'ampleur de la Réformation générale *divine et humaine*, qui ne satisfera pas seulement nos désirs, mais également les espérances des autres hommes, il n'est pas mauvais en effet que le Soleil, avant son lever, projette encore au ciel une lueur claire, ou obscure ; que quelques-uns s'annoncent et se réunissent pour promouvoir notre fraternité par leur nombre et par le prestige du canon philosophique désiré et dicté par Pr. C., ou bien même pour jouir avec humilité et amour de nos inaliénables trésors, en adoucissant les misères de ce monde, et en ne maniant pas avec autant d'aveuglement les merveilles divines. Cependant, pour que chaque chrétien apprécie notre piété et notre probité, nous professons publiquement, la connaissance en Jésus-Christ dans les termes clairs et nets où elle a été ces derniers temps proclamée en Allemagne et où certaines provinces célèbres la maintiennent et la proclament aujourd'hui encore contre tous les enthousiastes, hérétiques et faux-prophètes. Nous célébrons également les deux sacrements institués par la première Église réformée, avec les mêmes *formules*, avec les mêmes *cérémonies*. En matière de gouvernement, naissons l'Empire romain et la IV<sup>e</sup> *Monarchie* pour notre régent et le régent des chrétiens. Malgré notre connaissance des changements qui se préparent et le désir profond qui nous anime de les communiquer à ceux qui sont instruits de Dieu, voilà le manuscrit qui est le nôtre, en notre possession. Aucun homme ne nous mettra hors la loi, ne nous livrera aux indignes, sans l'aide du Dieu unique, en secret, nous soutiendrons la *bonne cause* selon ce que Dieu nous permettra ou nous interdira ; car notre Dieu n'est pas aveugle comme la *fortune* des païens : il est la parure de l'Église, l'honneur du temple. Notre *Philosophie* n'est rien de nouveau : elle est conforme à celle dont Adam hérita après la chute et que pratiquèrent Moïse et Salomon. Elle ne doit pas mettre en doute, réfuter des théories différentes : parce que la vérité est unique, succincte, toujours identique à elle-même, parce que, s'accordant à Jésus en *toutes ses parties et en tous ses membres*, elle es l'image du Père comme Jésus en est le Portrait, *il est faux d'affirmer que ce qui est vrai en Philosophie est faux en théologie*. Ce qu'ont établi Platon, Aristote & Pythagore, confirmé Enoch, Abraham, Moïse et Salomon, là où concorde avec la Bible, le grand livre merveilles, correspond et décrit une *sphère*, ou un *globe* dont *toutes les parties* sont à égale distance du *centre*, science dont nous traiterons plus amplement et en détail dans la Collection chrétienne. Quant à ce qui concerne actuellement le grand Succès de l'art impie et

maudit des faiseurs d'or, qui incite tout particulièrement une foule de flatteurs évadés des prisons et mûrs pour l'échafaud à commettre de grandes coquinerias en abusant de la bonne foi et de la naïveté de bien des gens, au point que certains croient dans leur probité que la *transmutation métallique* est le *sommet* et le faite de la philosophie, qu'il faut s'y consacrer entièrement et que la fabrication de masse et de lingots d'or agréée tout particulièrement à Dieu — par des prières irréfléchies, par des mines souffreteuses et déconfites, ils espèrent conquérir un Dieu dont l'omniscience pénètre tous les cœurs —, voici ce que publiquement nous proclamons : ces conceptions sont erronées. De l'avis des vrais *philosophes*, la fabrication de l'or n'est qu'un *travail préliminaire*, de peu d'importance, un parmi les milliers de tours qu'ils ont dans leur sac, et qui sont bien plus remarquables. Nous répétons les dires de notre père bien-aimé C. R.C. : *Pouah ! De l'or, rien que de l'or !*

De fait, celui aux yeux de qui s'ouvre la nature tout entière ne se réjouit pas de pouvoir faire de l'or et d'appriivoiser les diables, selon les paroles du Christ, il se réjouit de voir le ciel s'ouvrir, les anges du Seigneur monter et descendre, et son nom inscrit dans le Livre de Vie. Nous témoignons également que, dans le domaine chimique, des livres et des figures ont été publiés qui font *honte à la gloire de Dieu*. Nous les nommerons en son temps, et nous en communiquerons le *catalogue* aux cœurs purs. Et nous supplions tous les hommes de science de redoubler de prudence à la lecture de ces ouvrages : l'ennemi ne cesse de semer son ivraie, jusqu'à trouver le maître qui le chasse. Aussi, de l'avis du Pr C.R.-C., adressons-nous aux disciples, et également à tous les hommes de science européens, qui liront nos *Echos* traduits en six langues et la *Confession* latine, la requête que voici : qu'ils mesurent d'un esprit réfléchi la prière que nous leur adressons, de soumettre leurs arts à un examen extrêmement précis et rigoureux, de considérer très soigneusement l'époque moderne avant de nous communiquer, dans des ouvrages imprimés, le résultat de leurs méditations communes ou individuelles. En effet, bien que nous n'ayons actuellement indiqué ni notre nom ni notre assemblée, il est certain que les avis de tous, en quelque langue qu'ils soient rédigés, nous parviendront. Et que tous ceux qui indiqueront leur nom ne manqueront pas de s'entretenir de vive voix, ou, s'ils ont des doutes, par écrit, avec chacun d'entre nous. Nous proclamons au contraire la déclaration suivante : quiconque nourrira à notre égard sérieux et cordialité en profitera en son bien, en son corps et en son âme ; au contraire, quiconque est faux en son cœur, ou cupide, ne nous causera absolument aucun mal, et se plongera dans une misère extrêmement profonde. Il faut bien que notre demeure, quand bien même cent mille hommes aient pu la contempler de près, demeure vierge, intacte, inconnue, soigneusement cachée, pour l'éternité, aux yeux du monde impie.

A L'OMBRE DE TES AILES, JÉHOVAH.  
*SUB UMBRA ALARUM TUARUM JEHOVA.*